

le reportage

« La religion a encore beaucoup d'importance »

Religieux ou pas, beaucoup de jeunes sont convaincus que les croyances sont encore bien présentes au sein de leur génération.

Où les jeunes ont-ils rangé leurs convictions religieuses ? Aux oubliettes ? Sous leurs semelles pour mieux les piétiner ? A l'inverse dans un coin de leurs têtes, capables qu'ils sont de s'y accrocher lorsqu'une adversité se présente ? Dans leurs « cœurs » comme une part de leur intimité qui ne regarde qu'eux ? En frontispice de leurs identités ? En bandoulière ? Dans le cadre du colloque « La religion dans la cité » organisé par l'ULB, *Le Soir* et la RTBF, 300 jeunes débattront de la place de la religion dans notre société.

Nous nous sommes donc glissés dans trois écoles de l'enseignement officiel (Institut Bischoffsheim) et libre, confessionnel (Institut Maris Stella) et non confessionnel (Inraci) pour constater qu'entre ces jeunes et leurs parents, la sécularisation de la société – qui a longtemps été le cadre pour envisager l'évolution des convictions religieuses – n'a pas forcément avancé aussi vite qu'annoncé. En tout cas, qu'en la matière, les absolus n'existent pas.

Tous les jeunes rencontrés ou presque en sont convaincus : la religion garde selon eux une place importante dans la société. Parce qu'eux-mêmes croient en un dieu et qu'ils ont aménagé leur quotidien en conséquence. Parce que même s'ils ont pris beaucoup de distance par rapport à toute conviction religieuse, ils n'ont pas abandonné complètement la « pensée magique » pour penser ce qui leur arrive ou

tout espoir « psychoreligieux » d'un quelque chose après la mort. Les jeunes qui se disent athées ne nient pas l'importance de la religion. Certains s'intéressent aux textes sacrés pour leur édification personnelle, d'autres à la spiritualité.

« Je ne comprends pas comment on peut croire en un dieu, explique une élève de l'Inraci à Bruxelles. J'ai du mal par principe à croire en quelque chose que je ne peux pas voir ou sentir. » « Pour ma part, j'ai beau avoir beaucoup de réserves avec la religion, cela me fait du bien de croire que quelqu'un nous protège, raconte une autre jeune fille. Et quand ma grand-mère a guéri, je n'ai pu m'empêcher de lier d'une certaine manière sa meilleure santé et quelque chose, quelqu'un qui serait là quelque part. »

Ce genre de propos peut gêner des jeunes qui se revendiquent comme croyants. Ils contiendraient une vision utilitariste de dieu et rangeraient ses détenteurs au rang de « profiteurs » prêts à accepter les avantages d'une divinité sans les « inconvénients » et parmi ceux-ci les interdits religieux. « Je ne vis pas cela comme étant des interdits, explique un étudiant musulman de l'Institut Bischoffsheim à Bruxelles. Être croyant, c'est un choix que j'ai posé. Cela fait partie du package d'une certaine façon. Ma vie serait différente si je ne l'étais pas, mais cela ne m'embête pas. »

Des jeunes plus conciliants

La tradition familiale est pour beaucoup dans le choix d'une religion. Certains affirment avoir questionné cet « héritage ». D'autres beaucoup moins. « Je suis musulmane, affirme une jeune fille de l'Institut Maris Stella à Bruxelles. Je le suis pour moi et pas pour ma famille. J'ai d'ailleurs du mal avec cette idée que l'on soit croyant pour sa famille. » Une élève de l'Inraci, croyante elle aussi, peut même envisager

de ne plus l'être d'ici à quelques années. Dans le même intervalle de temps, un garçon de Maris Stella qui « oublie régulièrement de faire la prière » espère pouvoir être plus appliqué.

Les religions sont parfois mutuellement exclusives jusqu'à menacer ce qu'on nomme parfois le vivre-ensemble. De même, certains pourfendeurs des dieux écartent tout « accommodement raisonnable ». Les jeunes semblent plus conciliants imaginant par exemple très bien des unions entre personnes de confessions différentes ou entre religieux et athées. Et sans aller jusque-là, un calendrier scolaire qui tiendrait davantage compte de fêtes religieuses non catholiques. « C'est plus délicat, la tradition belge étant catholique, convient un élève. Une condisciple, musulmane, aurait-elle aimé ne plus être sanctionnée d'un jour d'absence le jour de l'Aïd-el-Kébir. Une autre la contredit : « Je ne suis pas d'accord, je ne demande pas cela, c'est à nous aussi de nous adapter ! » ■

MATHEU COLINET

TÉMOIGNAGES

« Je fais très bien au quotidien sans religion »

Samuel, élève à l'Inraci à Bruxelles, ne croit en aucun dieu. « Croire pour moi, ce serait compliqué. Je fais très bien sans religion. Les convictions religieuses sont à l'origine de beaucoup de conflits. Parmi les pays qui comptent le plus de croyants, de catholiques notamment, pas mal sont parmi les plus pauvres. Ce n'est pas forcément un hasard selon moi. Mais même si je ne suis pas croyant, je peux m'intéresser à la religion à un niveau culturel, m'intéresser à certains textes sacrés. Au fond, ce sont de belles histoires. Elles livrent aussi des façons de se conduire. Mais, une nouvelle fois, je peux m'en passer. »

« Rassurant de penser que quelqu'un nous protège »

Dakota Nihoul, élève à l'Inraci à Bruxelles, considère les religions comme des philosophies. « Je me suis intéressé

à plusieurs textes sacrés. J'ai entrepris de les lire. J'ai beaucoup prié dans ma vie en espérant par moments que quelqu'un m'entende. L'idée que quelqu'un soit là-haut pour nous protéger me plaît, me rassure. Lorsque ma grand-mère a guéri, je n'ai pas écarté le fait que sa guérison puisse être liée à quelqu'un quelque part. Je crois que la religion influence encore beaucoup le monde aujourd'hui. Au niveau des relations sociales, elle peut parfois rapprocher certains individus, être à l'origine de la constitution des groupes. »

« Croire, le travail de toute une vie »

Mounia Djebliari est de confession musulmane. « C'est quelque chose que j'ai hérité de mes parents. Je me suis toujours questionnée sur la religion. Cela m'embête un peu qu'une croyance soit en quelque sorte imposée à quelqu'un, que l'on soit d'office musulman par exemple. Croire, c'est le travail de toute une vie selon moi. Il faut notamment apprendre à dominer certains de ses fantômes. Je suivais avant un cours de religion

musulmane. Je préfère le cours de morale, de philosophie que j'ai aujourd'hui. D'une génération à l'autre, les croyances peuvent évoluer. Mais il y a quand même un fond intemporel que l'on trouve dans le Coran par exemple. »

« Croire, c'est quelque chose d'intime »

Layna Ajbailou, qui étudie à l'Inraci, considère tout ce qui relève de la croyance comme quelque chose d'intime. « Croire pour moi, c'est quelque chose de très intime. Les interdits de la religion, je les accepte et c'est d'autant plus aisé qu'au départ, la religion, le fait de croire, c'est un choix personnel. Je n'envisage pas la religion comme mes parents le font. D'une génération à l'autre, il y a des choses qui évoluent, je pense. Sans doute que mes enfants verront les choses de façon un peu différente également. Je regrette les gens qui s'affichent sur les réseaux sociaux en prétendant être religieux. Pour moi, ils répètent en quelque sorte à une mode. »

PROPOS RECUEILLIS PAR M. C.